

La « grande muette »

Albert Gravouil déplore le manque d'information des appelés sur la colonisation de l'Algérie, l'objectif de « pacification » de la France. Ce qui l'a surtout marqué, c'est le secret de la mission à laquelle il a participé à Reggane, lors des premiers essais nucléaires en 1960.

Je suis né à Port Saint-Père, à la Grande Peltanche, quatrième d'une famille de huit enfants. Mes parents agriculteurs étaient fermiers sur environ quarante hectares de polyculture-élevage et quelques hectares de vigne.

A mon incorporation, j'étais célibataire, aide familial, aucune autre formation. Comme préparation militaire, on faisait trois jours de sélection à Guingamp. J'ai demandé à aller en Allemagne ou en Algérie, pays que je ne connaissais pas. L'Allemagne, j'en avais entendu parler par des parents qui avaient fait la guerre 39-45 et étaient restés amis avec des Allemands, et l'Algérie par des jeunes un peu plus vieux partis là-bas. On ne disait rien de ce qui se passait en Algérie. Seulement quelques infos ici ou là à la radio. Certains en parlaient en bien, d'autres en moins bien. Curieux de nature, j'avais envie de voyager et de connaître des cultures différentes. Plus tard un « Algérien » est devenu membre de ma famille.

J'ai été incorporé le 3 juillet 1958 (j'avais vingt ans et un mois) au camp d'Auvours, à côté du Mans, au CIT 153 (centre d'instruction du train auto) pour y effectuer une formation de chauffeur. C'est vrai, je possédais mes permis de conduire civils moto, V L et poids lourds. On y apprenait à conduire les véhicules militaires, en vue d'aller « pacifier » l'Algérie, un pays que l'on disait « colonie française ». J'ignorais complètement ce que cela voulait dire. Donc quatre mois au camp d'Auvours, puis une affectation en métropole. Certains partaient après les classes en Allemagne et d'autres en Algérie.

Découverte de la « pacification » en Allemagne

Je suis parti en Allemagne à Donaeschiguen (source du Danube), incorporé au groupe de transport GT 530, 1ère compagnie, « compagnie de choc » comme on l'appelait. En allant là-bas, des copains dormaient dans le train, par fatigue peut-être, par refus aussi. C'est là que j'ai entendu parler d'objecteurs de conscience, des courageux qui n'avaient pas peur de montrer leur refus de faire l'armée. J'ai vaguement souvenir de détériorations à l'intérieur des wagons. Des gars se rebellaient. Peut-être savaient-ils ce qui se passait en Algérie, par des frères ou des amis. Dans ma famille personne ne m'avait rien dit.

En camp de formation à Reutlingen, Stetent : exercices de combat, utilisation du matériel de guerre pour faire de la pacification... ça interroge. On apprenait à se servir de fusils et bien pire... de véhicules à chenilles (Half-track), et de canons. On conduisait des véhicules légers « Opel » et « Mercedes », et on transportait des capitaines, des commandants, des colonels et même des généraux. Certains arrivaient d'Indochine. Tiens, tiens, ça se corse...

La nourriture était excellente. Les conditions de logement impeccables : chambre parquet ciré,

table de la chambrée vernie, mieux que pendant les classes. Mais pas d'information sur ce qui nous attendait plus tard. Chauffeurs d'officiers supérieurs, nous mangions à part comme des princes. Peu de contacts. On devait se tenir à carreau, obéir et surtout ne rien dire, même sur le courrier aux parents. J'ai bénéficié d'une permission « agricole » de quelques jours, soit-disant pour aider les parents. C'est l'armée qui décidait, pas la nature. Et puis en quelques jours, on ne pouvait pas raconter grand'chose. Les copains étaient partis eux aussi en Algérie.

Débarquement en Algérie

Je suis parti en Algérie en septembre 1959, après une permission de dix jours que l'on appelait « Permission AFN ». Il y avait un mariage dans ma famille, mais hélas, un télégramme est arrivé. Il fallait rentrer à la caserne en urgence, laisser tomber le mariage familial, pour effectuer des manœuvres militaires. Un bateau nous attendait à Marseille, l'Attos II. Arrivée à Bougie (maintenant Bejaïa) au lever du jour après des heures bien fatigantes. Tout d'un coup la côte nouvelle, un port, des bateaux, puis des gens qui n'étaient pas habillés comme nous, un tas de choses qui m'ont surpris.

2ème classe, mon livret militaire avec permis de conduire, paquetage réduit et valise en bois, fermée avec un cadenas, voilà ma « fortune » qui ne me quittait pas. Nous étions encadrés par quelques militaires depuis l'Allemagne jusque sur le sol algérien. Là d'autres militaires avec des camions nous attendaient pour nous emmener à une vingtaine de kilomètres au « Chapeau de Gendarme ». Je découvrais le domaine de Saint Paul, une grosse propriété de plusieurs centaines d'hectares, où une fourmilière de travailleurs s'occupaient des vignes, des orangeries, du blé, des troupeaux de vaches et de bovins. Le propriétaire était bien sûr protégé par l'armée.

Après deux ou trois jours passés au domaine, on reçoit notre nouvelle affectation : groupe de transport GT 537, 2ème compagnie, Commune de La Verdure, dans une exploitation parmi les chênes lièges et les cactus. Une étable au sol de terre battue, c'est la chambre pour une trentaine de gars. Une maison d'habitation sert de bureau au lieutenant et à quelques sous-officiers. Les chauffeurs comme moi sont détachés dans des unités d'infanterie non motorisées qu'il faut transporter pour des missions diverses : construction de la ligne Morice (réseaux électriques à la frontière tunisienne), empiècement de pistes, embuscades, reconnaissance des villages, « fabrication de zones interdites », essais de tirs de destruction à la mitrailleuse sur auto-mitrailleuses. Drôle de pacification !

Un camp dans la garrigue

Dans la ferme de La Verdure, le séjour a été très court. Nouvelle affectation. On reçoit le paquetage complet, un fusil Garand, plusieurs chargeurs et un camion GMC avec treuil. J'allais maintenant oublier le lit Picot et les couvertures pour connaître des conditions précaires : une petite toile de tente, un sac de couchage, un moustiquaire, un bidon, des gamelles...Je découvre un pays boisé et montagneux, sans routes.

Je suis accueilli par un groupe de biffins. Ma première réflexion en arrivant : « L'orage gronde ». Un collègue me répond : « Tu vas bien t'habituer, à l'orage ! ». Il s'agissait en fait de tirs d'artillerie. Le camp dans la garrigue était entouré de quelques troncs d'arbres et de sacs de sable. A l'heure du souper, un collègue me dit : « Tu viens manger? » - « Mais où ? » - »Là, me montre-t-il, sur un

rocher, à côté de la roulante ». Après le repas on a vite nettoyé la gamelle avec du sable et l'eau de la citerne, puis installé le moustiquaire dans la caisse du camion. Il m'a fallu une bonne semaine pour faire surface, communiquer mon adresse à la famille. Pas de mess, pas de foyer, on est tous ensemble. L'encadrement : un sergent, ou au mieux un aspirant.

Notre rôle de chauffeurs au service des groupes : chercher de l'eau avec la citerne, faire l'approvisionnement (nourriture, courrier), transporter des civils allant vendre leurs productions (moutons, volailles, légumes), assurer le transport pour l'ouverture de piste (attention aux mines !). Nos privilèges de chauffeurs: pas de crapahut ni de contact avec la population dans les villages, de l'eau propre à notre disposition, et même de la bière.

Nous changions souvent d'endroit. Quelques semaines ici, quelques semaines là. Nous n'avions pas le temps de nous habituer, de faire connaissance avec les uns et les autres. Il nous arrivait de partir pour quelques jours avec des « rations » : boîtes de conserves, petite « fiole », sucre, cachet contre la dysenterie, pain de guerre... La piscine : l'oued. On choisissait l'endroit le plus profond pour se baigner, et le moins profond pour laver le camion. La lessive : le battant du cul du camion avec le casque lourd à demi rempli d'essence pour dégraisser le



treillis qui avait trempé une nuit.

La douche :

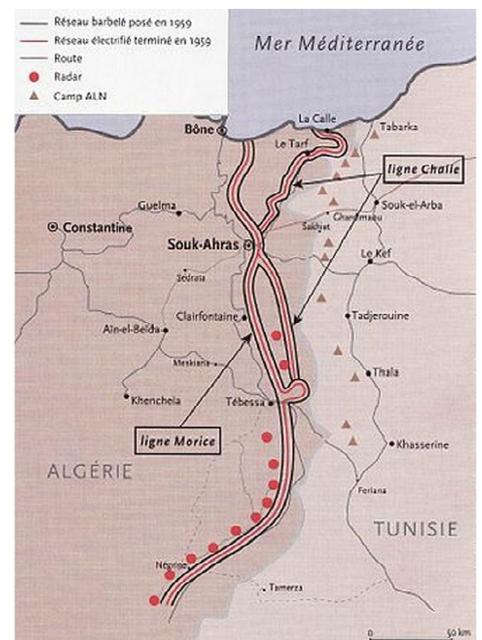
un tuyau dans l'oued qui se déversait dans un bidon de deux cents litres coulant en permanence . La toilette : un rasoir mécanique, du savon de Marseille, un gant de toilette, et comme glace le rétroviseur du camion.



La ligne Morice

Durant une grande partie de mon séjour en Algérie, j'ai été sur la frontière tunisienne, entre Négrine au sud et La Calle au nord, sur le bord de la Méditerranée. Quelques noms que j'ai retenus : la belle petite plage Houm Te Boul où on pouvait se baigner, Tebessa, Sakielt, Ouensa et ses mines de phosphate, Souk Ahras, Guelma, La côte 1010, lieu de passage du FLN venant de Tunisie. Je me souviens de l'opération « Jumelles », où on a capturé le colonel Amirouche en septembre 59 dans le « Bec de Canard ».

Je pense encore à « Lamy », un grand plateau à l'intérieur de la zone interdite où séjournait la légion étrangère, chargée de tout détruire. Un vrai feu d'artifice jour et nuit : artillerie, aviation, balles traçantes, pillage des cultures, montagnes incendiées au



Sur la base de Reggane, il y avait bien au total deux mille personnes. Après l'explosion, il n'y avait plus personne.

Plus tard, nous avons repris nos voyages vers Hamoudia et le terrain de tir, qui maintenant était « contaminé ». Il nous a fallu prendre des précautions. Mon camion était équipé d'appareils qui devaient détecter le degré de radio-activité du site. C'étaient des officiers qui s'en occupaient. Nous, on ne savait pas qu'il y avait du danger.



Quand nous étions à Hamoudia, on devait s'équiper avant d'aller sur le site des essais. Nous nous changions complètement, nous donnions tous nos vêtements : treillis, chaussures. Tout était mis à la poubelle. Nous étions habillés à neuf, avec par-dessus deux combinaisons blanches l'une sur l'autre et un masque à gaz qu'on devait absolument garder sur la figure. Ensuite, nous partions sur le terrain d'essai porter du matériel et faire des relevés de radio-activité. Nous ne pouvions rester sur ce site plus d'une demi-journée : nous avons tellement chaud sous notre tenue et le masque ; en plus il faisait très chaud à l'extérieur : 40 à 45 °.

On nous donnait un espèce de collier dont j'ai oublié le nom pour mesurer notre radioactivité. En quittant le site, on prenait une douche avec ce collier, on nous contrôlait en sortant de la douche, et si ce n'était pas bon, on y retournait. On ne savait pas à quoi servait tout cela. Cependant il est sûr que c'était dangereux. Un jour un officier, ayant de l'eau dans son masque à gaz, l'a enlevé pour évacuer cette eau. Il s'est aussitôt évanoui, on l'a emmené d'urgence au poste de décontamination, et un hélico l'a évacué. On ne l'a jamais revu, on n'a plus eu de ses nouvelles. Toujours le silence !

Un deuxième essai aérien (Gerboise blanche) a eu lieu le 1er avril 1960.

Je ne suis resté que quatre mois à Reggane, jusqu'au 15 mai. Un mariage dans ma famille m'a donné droit à une permission exceptionnelle de quatre jours. En réalité j'ai eu quelques jours supplémentaires du fait de ma présence à Reggane. On m'a donné une feuille de permission sans date d'arrivée, étant convenu que je devais me présenter à la gendarmerie dès mon arrivée chez moi pour faire signer cette feuille et signaler que j'étais en permission. J'ai attendu une dizaine de jours avant d'aller voir les gendarmes. C'est mon père qui m'a dit : « Il serait peut-être temps de faire signer ta permission ». Je lui ai répondu que je n'étais pas pressé de retourner là-bas. Les gendarmes m'ont demandé depuis combien de temps j'étais là. « Hier », leur ai-je répondu. En réalité, j'étais déserteur depuis plus d'une semaine...Aujourd'hui, je me dis que je n'aurais pas dû retourner en Algérie.

En fin de permission, je suis reparti seul par le train à Marseille et j'ai rejoint à la frontière tunisienne l'endroit où je me trouvais avant d'aller à Reggane. J'ai retrouvé mon camion et j'ai de nouveau conduit des soldats en opération ou en embuscade. Je suis resté là finir mon service militaire jusqu'au 4 novembre 1960.

On n'a pas essayé de me renvoyer à Reggane. On ne m'a rien dit sur ce séjour là bas, je n'ai eu aucun suivi, je n'ai d'ailleurs rien demandé, j'étais simplement content d'avoir fait un beau voyage dans le désert !

Manque d'information

On dit souvent que l'armée est la « grande muette ». J'ai eu l'occasion, tout au long de ce service militaire, de vérifier que c'est bien le cas. Aucune information durant les classes sur le conflit algérien et le rôle des appelés. Aucun rappel historique sur les tragiques événements de Guelma(1), où nous sommes passés. Aucune information non plus sur le programme nucléaire, sa dangerosité, les contrôles sanitaires à faire à la démobilisation suite à notre présence sur le site des essais atomiques. Nous avons vécu ainsi. Hélas, je ne suis pas seul à le regretter aujourd'hui.

Albert Gravouil 2016

(1)Guelma : Cette petite ville à 110 Km à l'est de Constantine (18000habitants en 1960) est située au cœur d'une grande région agricole .Elle a été le théâtre le **8 mai 1945** de très graves événements, lors de la commémoration de la victoire sur le nazisme.Le sous préfet a fait tirer sur une manifestation nationaliste pacifique. Des centaines de morts principalement des arabes.

Quelques caractéristiques des essais nucléaires français 1960/1961

Numéro	Date	Nom de code	Puissance
			(en kilotonnes de TNT)
1	13 février 1960	<i>Gerboise bleue</i>	70 kt
2	1 ^{er} avril 1960	<i>Gerboise blanche</i>	moins de 5 kt
3	27 décembre 1960	<i>Gerboise rouge</i>	moins de 5 kt
4	25 avril 1961	<i>Gerboise verte</i>	environ 1 kt